

bom dia todos

celui des conducteurs de bus qui dans ce pays se prennent tous pour Ayrton Senna, il y a donc bien quelque chose du Brésil ici.

trois jours à sao paulo, brésil

membres de l'expédition: Erik Truffaz, trompette; Christophe Chatteret, basse; Maxence Sibille, batterie; Benoît Corboz, claviers; Salvatore Dardano, ingénieur du son; Patrick David, tour manager

bom dia todos

13 septembre

Que dire de ce vol pour Sao Paulo ?

Une vraie pleine nuit d'insomnie ici, c'était couru d'avance, même dans un lit je ne dors pas. Question confort, ma place dans l'avion, la 44K, est toute dernière rangée de l'Airbus A340, est loin d'être un cadeau, deux exphémisme.

14 septembre

Atterrissage à 5 h 30. Après plus de vingt-cinq ans d'absence, Brésil me revolta! Une heure de files d'attente plus tard, un de ces satanés contrôleurs des douanes tente de me faire payer pas moins de 600 dollars de taxes pour le clavier que je porte en bandoulière. Pour ça rien n'a changé, il m'accoste et me parle en Brésilien bien sûr, et moi bêtement je lui réponds dans sa langue.

14 septembre

Atterrissage à 5 h 30. Après plus de vingt-cinq ans d'absence, Brésil me revolta! Une heure de files d'attente plus tard, un de ces satanés contrôleurs des douanes tente de me faire payer pas moins de 600 dollars de taxes pour le clavier que je porte en bandoulière.

bom dia todos

En fin de matinée, alors que les plus téméraires de la veille sont encore douloureusement couchés, les plus agés d'entre-nous visitent à 15 minutes de marche de l'hôtel un splendide parc à la végétation tropicale luxuriante, le "Trianon".

bom dia todos

Le concert est superbe, très vivant, dynamique et contrasté. Le public réagit au quart de tour. Pour un concert avec deux musiciens officiels absents, c'est autre chose que le minimum syndical: il y a des surprises, des enclenchements créatifs à profusion, un vrai plaisir du jeu.

15 septembre

Ma matinée est essentiellement dédiée à la désagréable gestion des trois caipirinhas de la soirée. Patrick David étant venu me retrouver dans mon bouti-bouti, la soirée s'est prolongée jusque tard, très tard...

bom dia todos

vous serez tenus au courant de nos activités en recevant viva la musica tous les mois et vous bénéficiez de réductions appréciables aux concerts organisés par l'AMR.

UNE INTENSE SPIRALE POUR COLTRANE

LUCIEN DUBUIS QUARTET & GUEST par jean firmin



En 1997, pour marquer le trentième anniversaire de la disparition de John Coltrane, le Théâtre du Pommier de Neuchâtel avait convié le quartette de Lucien Dubuis afin que le *vis saisissez le mort*.

Dix-sept ans plus tard, le 9 novembre dernier, le centre culturel neuchâtois a eu la riche idée de but en blanc de remplacer la toile sur le chevalet. Pour visiter à nouveau (et cette fois-ci sans prétexte) John Coltrane, Lucien Dubuis, ce frelon formidable - souffleur peut-être en d'autres temps. (Enfer, Purgatoire & Paradis) dans l'atelier florentin de Dante (Alighieri) - s'est fourbi de sa clarinette basse. A la batterie, il a mandé son puissant & profond complice de toujours, Lionel Friedli, brap-chet grand balayer, sonneur intense de peaux vibrantes, de cymbales & de clochettes pures. Au piano, Omar Manzardo. Le physicien aux sabots francs de tapir et à la contrebasse, Caspar Bijleveld\*, souriant *prince-sans-rire* & ami militant du sphinx de tytilamide, du machaon, du grand nacre, de la goutte de sang & autres papillons par la terre jusqu'au fond des Belize qu'on tue & tous les si beaux arbres avec.

Et pour que la bourrasque vraiment gronde de sainte & légitime colère, les comités compères avaient invité un de leurs livres & glorieux amis, le saxophoniste Mickael Tolck, au soprano et à l'alto qui cotoya dès l'enfance & debout dans la profondeur, le soufflé ardent de l'iguane au diamant noir. Ah quel ouvrage, oui, quel haut chant et quelle intelligente, quelle inventive joie légèrè!



De vents de 380 kilomètres à l'heure, venus du ventre chaud de l'océan Pacifique - ces jours qu'on est encore vivants par la planète - venaient de labourer l'Indonésie (précipitant ensuite leur tellurique tourbillon vers le Vietnam, ce qui ne s'était jamais produit si effroyablement depuis des milliers d'années par la peau de terre & mer et que l'esprit humain n'entraîne & n'imagine pas plus que les milliards de dollars que la filouterie de seize poignées de grendins aux yeux de cendres morte & à la pomme d'Adam tueurs (ces hideux «traders» et leurs suppôts profiteurs, en leurs poches de popeline & de soie brute par la terre qui tourne impunément engrangeant.

Lors que ces poches immenses, cousus & remplis de pétrole, de schistes, de gaz, de céréales à toutes graines, de maïs, de café, d'uranium, de terres rares, de sable métré, d'argent, de cuivre, d'aluminium & d'or; lors que leurs poches (et ils ne le savent que trop bien) sont amoncelés, en leur capitale absolue de leur hypocrite et toute prostituée capitale absolue de Genève, du jus terrible & dégueulassement jaune de millions de cadavres.

De chairs humaines convivialement torturées. Dont est compénétré le jet d'eau de Genève, Panache hideux de l'insolente enrique du monde & qui à bien cent mètres de hauteur en chacune de ses gouttelettes projetées à gros moteur de pointe, pue de la puanteur véritable de la mort qui pue. De la puanteur si gracieuse qu'émettent jusqu'au CERN les mathématiques proflitrolées des ébriétés profiteurs. Rien dans les mains, rien dans les poches. Juste l'argent caché au fin fond des officines, juste la gerbe du jet d'eau qui vomit la mort jusqu'au front bleu du ciel.



\* Le contrabassist Caspar Bijleveld a une cinquième corde à son instrument. Il est en effet directeur du Papiolaroma de Kerzers (qu'on dit Chêtres en suisse français). Il vaut vraiment la peine d'aller faire une balade en cet endroit ou pour le moins sur le site internet de ce lieu à prodiges: www.papiolaroma.ch

ELOGE DE LA LENTEUR EN MUSIQUE

par christophe gallaz

A quoi peut servir l'art dans le monde actuel? De quelle aspiration vive ou diffuse est-il le signe et le moyen possible aujourd'hui, qui peut bouleverser nos visions communes de la réalité? Par exemple, à quoi peut servir tout mouvement lent d'une pièce musicale quelle qu'elle soit, je veux dire classique ou non, une symphonie comme un opéra, et jusqu'à des temps de batterie qu'on dirait quelquefois balancés par les rythmes d'un pinceau tellurique ou d'une aile angélique?

Je me le demandais l'autre jour en me rappelant telle pièce d'orgue écoutée dans une église de village à la fin de mon enfance, tel solo de saxo savouré beaucoup d'années plus tard dans un club de jazz à New York, ou simplement tel duo de jazz de Leonard Cohen publié en 1967 sous le titre Old Ideas, autrement dit «vieilles idées». On parle ici d'un son grave et durablement tenu dans l'espace phonique comme sont peu d'autres. D'un son qui surgirait d'une église souterraine à vitraux lumineux puis s'amplifierait à l'horizontale avant son élévation progressive d'oblique en oblique, comme sur des rampes implacables, jusqu'au terme extatique de la séquence.

On parle en somme ici de ce son qui parvient à suggérer, à la faveur de sa simplicité cohérente et stable, quelques thèmes fonciers de la condition humaine - comme ceux de l'errance perpétuelle qui propulse les fugitifs et les immigrants sur notre planète tournoyante, de la passion amoureuse qui nous cogne au plus profond de la carcasse, des étreintes spirituelles qui nous déchirent ou du vertige des ténébreux qui nous perfore l'âme et le cœur.

JAB 1200 GENEVE 2 RETOUR: AMR 10 RUE DES ALPES CH-1201 GENEVE

VIVA LA MUSICA (SIXIÈME SÉRIE), MENSUEL DE L'AMR, 9 FOIS L'AN ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DE LA MUSIQUE IMPROVISÉE DÉCEMBRE 2013, N° 345

UN PARC PEUT EN CACHER UN AUTRE

par colette grand

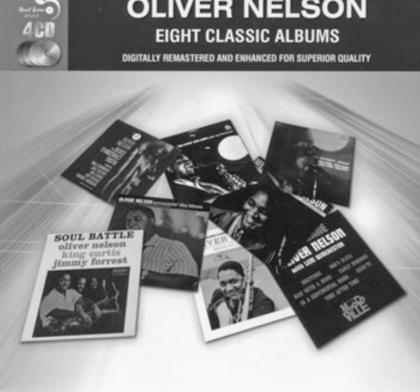
«D'avoir vécu le cal Dans l'herbe tendre Et d'avoir su m'étendre Quand j'étais amoureux...» Serge Gainsbourg

Dans son éditorial du 30 août dernier, Madame Zimmermann, responsable de la rubrique culturelle de la Tribune de Genève, affirme que, contrairement au Festival de la Bâtie, la Fête de la musique comme la Fête de l'AMR aux Crotchettes sont affectés du syndrome de la «foire à la saucisse». Amalgamer Fête de la musique et Fête de l'AMR aux Crotchettes démontre en soi une méconnaissance qu'on ne saurait qualifier sinon de journalistique, eu égard aux nombreuses approximations dont sont trop souvent capables non pas dire coupables les professionnels de la presse. Voyons un peu: les deux fêtes en effet se suivent, elles proposent toutes deux des concerts offerts et depuis peu, celle de la Musique campe dans le parc des Crotchettes. La comparaison s'arrête là.

S'il est un événement où l'AMR remplit sa mission tant pédagogique que rassembleuse, c'est bien au parc des Crotchettes, fin juin sous les grands arbres, durant la fête de l'association. Qui, il s'agit d'une fête populaire, dans le sens noble du terme, mais aussi et surtout d'un festival de musique improvisée, qui plus est un festival offert. C'est ici que l'AMR va à la rencontre de tous sans discrimination, une invitation extrêmement louable à écouter cette musique, à en stimuler le goût et l'envie dans une atmosphère détendue, sans rien de mondain ni d'ostentatoire. La musique qu'on y entend n'est pas de celle qu'on nous impose partout, elle peut même être très complexe cette musique qu'on appelle jazz mais qu'au-delà de l'océan où elle est née, on n'hésite pas à qualifier de musique classique afro-américaine. Pourtant on peut la goûter couché dans l'herbe tendre, avec cris et danses d'enfants - ce que redoute tant Madame Zimmermann - qui ne perturberait rien (l'écoute, au contraire, toute forme de vie se marie naturellement avec cette musique qui est la vie même. Quelque chose entre les cérémonies vaudoues et les accrobates de Fernand Léger dans les usines Renault, rien à voir avec l'inférral marathon de la Fête de la musique, ni avec le Festival de la Bâtie qui s'adresse à un public «averti» et uniforme. Ici il s'agit d'ouverture au monde, sans faire l'impasse sur le respect dû aux musiciens, qui jouent en alternance - jamais deux concerts en même temps - et sont payés dignement. Pour qui longe pour la première fois les allées du parc pendant la Fête des Crotchettes, tout cela est perceptible immédiatement par maints détails évidents, il y règne un esprit militant qui ne prend pas le mélomane pour un consommateur. Oui, l'AMR compte sur les bars et les stands pour éponger en partie le coût assez conséquent de cette bonne vingtaine de concerts offerts, mais les nourritures du corps comme celles de l'âme qu'on nous sert ici sont d'un autre tonneau et on y débourse des sommes modestes. Certes on pourrât améliorer quelques détails dans sa forme, cela n'a pas échappé au comité qui dès la fin du festival, a constitué une commission qui planche là-dessus. Sans oublier une tâche que nous a donnée l'Assemblée générale, celle de se pencher sur l'identité visuelle de l'AMR, qu'une commission ad hoc qui devrait se réunir prochainement entend analyser, et dont les résultats feront l'objet d'un prochain éditorial.

OLIVER NELSON EIGHT CLASSIC ALBUMS

par claude tabarini



Nous vivons une époque formidable. On trouve maintenant des Oliver Nelson et mille autres choses encore en eight pass (mieux qu'à la Migra), pour un prix dérisoire. Dérisoire, c'est le cas de le dire pour nous, amateurs et musiciens de jazz qui surnaçons dans cette grande braderie, et l'on ne sait plus quels sentiments nous anime, du dégoût ou de la convoitise quand nous racloons nos fonds de poche pour acquérir l'une ou l'autre de ces merveilles désormais marquées du sceau infamant de la dévaluation. Il faut alors rester philosophe et garder à l'esprit que toute chose a son revers. Lun des avantages de cette situation peut être de nous rafraîchir la mémoire en nous permettant de réévaluer certains albums autrefois négligés avec la distanciation historique nécessaire à cet effet (le label en question ne s'appelle-t-il pas Real Gone Jazz, trahissant par là, au-delà de la question monétaire et de l'éternelle cynisme qui l'accompagne, une certaine conscience du fait culturel de la part de ses concepteurs?).

L'Amérique, une certaine conscience du fait culturel de la part de ses concepteurs? Hormis «The Blues and the Abstract Truth», qui dans la foulée de «A Kind of Blue» et peut-être grâce à la présence de Bill Evans fait office de classique, nous avions en ces années, «Jose le dire (et si je suis fou écrivez-le moi)», ornubliés par la naissance tourmente coltraniene, une certaine tendance à considérer Oliver Nelson en tant que soliste comme un gros benêt ringard quelque peu encloué dans un vibrato désuet. L'héritage de Johnny Hodges en somme. Il apparaît presque maintenant comme futuriste (à la lumière d'un Hayden Chisholm par exemple). Mais cela n'est rien en regard de la simple beauté et de l'éternel esprit du blues émanant de l'ensemble de ces albums. Je me souviens d'une publicité à la télévision française vantant par exception je ne sais quel produit suisse. On y voyait des douaniers s'exclamer d'un accent trahissant: «C'est de la dynamite!» Et c'est un peu ainsi que je vois Oliver Nelson. De la dynamite faite de bonité, de raffinement et de clairvoyance. Clairvoyance quant au choix de ses compagnons, de King Curtis à Roy Haynes, comme toujours taquinant le garçon de sa caisse claire avec à propos et élégance.

Avec Dolphy c'est la glace au citron!

L'ÂME DU VIN

par jean-luc babel

Sur la table fumait l'émincé de veau d'or. J'étais à Zurich parmi les gnomes au teint d'endive blanche à la lune froide du numérique. Les costumes, tous pareils, allaient du bleu pétrole à l'anthracite. Le petit garçon squiboulle que nous avons été trouve refuge dans la cravate, qu'il squille hïdeusement. Nos signatures, illisibles toutes, témoignent de la même créativité fossile.

La conversation languissait sur les parachutes dorés qui ne s'ouvrent pas, quand un incident vint à propos divertir la table. Un saint-émilien échappait aux mains du sommelier, qui rattrapa la bouteille à un cheveu du carrelage avec une dextérité inattendue (il ressemblait plus à Bouddha qu'à Shiva).

Tant d'adresse dans la maladresse! Il y eut, sous les ors du Dolder Grand, un ah qui valait un ouf. Le jongleur improvisé acheva de conquérir l'assistance par sa modestie: «Je ne pensais pas tellement à sauver le contenu qu'à éviter de salir.»

On n'est pas larbin par hasard. L'homme offrait tous les stigmates de cette variété d'athéisme qu'est le génie pratique, déni du sentiment tragique. Mais le Ciel n'est pas rançonneur: en ce jour des morts la Bourse détraquait à la hausse.



suggestions, collaborations: ckohan@yahoofr sur son site, ckohan@yahoofr, vous trouverez tous les outils pour l'improvisation publiés depuis mars 2007 dans le viva la musica lecture inspiratrice: La plaisanterie de Milan Kundera

# D É C E M B R E

MARDI À 21 H	3
MERCREDI À LA CAVE À 20 H 30	4
JEUDI À 20 H 30	5
LES VENDREDIS DE L'ETHNO	6
SAMEDI	7
DIMANCHE DE 11 À 18 H	8
DU LUNDI AU JEUDI À LA CAVE À 20 H 30	9
MARDI À 21 H	10
JEUDI À 20 H 30	11
VENDREDI	12
SAMEDI	13
DIMANCHE À 20 H 30	14
MARDI À 21 H	15
MERCREDI À LA CAVE À 20 H 30	16
JEUDI À 20 H 30	17
MERCREDI À LA CAVE À 20 H 30	18
JEUDI À 20 H 30	19

- 3 JAM SESSION**
- 4 CONCERT ET JAM DES ATELIERS**
- 5 LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT**
- 6 TABLAO 3, FLAMENCO**
- 7 JACOB GARCHIK TRIO**
- 8 STAGE DU JACOB GARCHIK TRIO**
- 9 CONTREBAND**
- 10 JAM SESSION**
- 11 CONCERTS DES ÉLÈVES DE L'ASMP, DU CPMPT ET DE L'AMR**
- 12 CHAMBERTONES**
- 13 SWISS JAZZ ORCHESTRA**
- 14 BREVE**
- 15 JAM SESSION**
- 16 CONCERT ET JAM DES ATELIERS**
- 17 LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT**



**LE SUD DES ALPES, CLUB DE JAZZ ET AUTRES MUSIQUES IMPROVISÉES, EST AU 10 DE LA RUE DES ALPES À GENÈVE... OUVERTURE À 20H30... CONCERT À 21H30 SAUF INDICATION CONTRAIRE**  
 TEL+ 41(0) 22 716 56 30 / FAX+ 41(0) 22 716 56 39 [WWW.AMR-GENEVE.CH](http://WWW.AMR-GENEVE.CH)  
 L'AMR EST SUBVENTIONNÉE PAR LE DÉPARTEMENT DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE GENÈVE ET LE DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE L'ÉTAT DE GENÈVE.

**TROIS PUCES À L'OREILLE** de nicolas lambert

Puisqu'il s'agit d'une suite, procédons dans l'ordre. L'ouverture nous plonge vite dans un univers très construit, où le clarinettiste démultiplié par le re-recording flotte parmi les lames de métal, les envolées de flûte. Le piano prend brièvement le relais de ces arpèges croisés, avant qu'une coupure ne nous jette dans le vide pour mieux reprendre cette odyssée de l'espace. Après trois minutes de vol, on entre dans un autre système solaire, un autre éclairage de la mesure, aux accents lancés comme des comètes. Comment ne pas sentir la poigne du batteur, présent même lorsqu'il ne joue pas, ou qu'il nous gratte l'oreille droite de ses rythmes électroniques? Le vol à présent lancé dans un solo dont la mitraillette est soutenue par les ultras graves de la basse. Plus loin, on nous battole avec plus de douceur dans une apesanteur où la guitare irradie, saturée, rien n'est laissé au hasard dans ces différentes atmosphères qui reprennent des éléments ou introduisent de nouvelles formules à la rythmique atomisée.

Le deuxième titre nous ramène sur terre par ses tonnes bagarreuses, ses paroles apparues dans un accord de guitare, voix nonchalante qui parle de cette *Invisible Generation*, poussée sous serre à la lumière des écrans, celle qui a troqué les crayons de couleur pour un codage rouge vert bleu. On retrouve une écriture ouvragée lorsqu'on module agréablement, par une petite cadence, entre le dernier couplet et le refrain, qui atteint des sommets pop-rock lorsque chaque temps s'écroule sur le crash. C'est l'heure de *l'Interlude*, à l'atmosphère d'une électronique très travaillée, nappes harmoniques qui met la table pour la pièce suivante, que la logique a nommée *Troisième*. Un ping-pong galactique (on pense aux premiers

jeux d'ordinateur de la génération invisible, évoquée plus haut) sert de base aux chassés-croisés des échos de voix (un discours de Freud, par-là), des harmoniques en delay et de la batterie froide qui organise petit à petit ses troupes, distribue de plus en plus de claquers sur son canevas de doubles-croches. Pour garder le ton de ce morceau électro, la basse entre ensuite en notes pleines et continues. Suivant la même stratégie qu'au premier morceau, un break habile nous permet de repartir de plus belle, la pulsation assise avec d'autant plus d'implacabilité. On est attaqué de toutes parts dans ce long solo de batterie joliment panoramique, qui finit par faire battre en retraite son propre fond sonore, bientôt limité aux trois notes du ping-pong initial, qu'on redécouvre.

Sonne ensuite, bloqué sur minuit, le carillon de *L'Odour de l'autre*, basé sur une nouvelle d'Oskar (le frère d'Arthur). Le piano plaque des accords mélancoliques, deux flûtes volettent, et les mots font un pendanc francophone à l'autre chanson, au sens obscur par la poésie des phrases nominales, et par la prononciation de la chanteuse. En lisant le livret, je me suis rendu compte que j'avais par exemple entendu «pas un gésie de la lune» pour «la sagesse de la lune». Mais ces quiproquos ajoutent peut-être au mystère de cette éclipse, à l'ombre de laquelle les instruments dansent en couplet, avant de reprendre tour à tour un motif final, tout un chœur de comédie musicale.

Mais tout n'est pas fini, reste à tirer une *Révérence* dont les estimats anachroniques achèvent l'effet miroir de cet album, entre changements de cap, batterie hécatombe, solo soufflé de bugle, et brève immolation de la guitare, qui plus tard prend un motif à six et sept notes, que par superstition nous n'additionnerons pas.

Assis par les quatre coins nets assésés comme sentence finale, on se demande si l'on s'agit là d'un sujet d'étude, pour la complexité de son écriture, ou au contraire d'une boule énergétique à avaler à plein volume pour sa demi-heure de footing quotidien.

Arthur Hnatsek, batterie, électronique, composition, arrangements, paroles  
 Alena Apfinger, voix  
 Evan Francis, flûte  
 Jay Rattiman, clarinette, clarinette basse  
 Ari Bragi Karason, flûte alto  
 Franky Rousseau, guitare  
 Jean-Lou Trebois, vibrapone  
 Mantha Kato, piano, flûtes  
 Sam Mihalic, basse  
 enregistré en mai et août 2013 à New York par Sam Mihalic et Jacob Bergson mixage par Sam Mihalic, mastering par Nate Wood [www.arthurhmatsek.com](http://www.arthurhmatsek.com)

Ce qui m'a plu d'emblée avec cette équipe, c'est leur manière de nous parachuter dans des décors presque solidifiés par la force étonnante des compositions. En effet, dans *Gravitation*, qui de mieux pour dépendre les astres dans leur valse lente que ces deuxièmes et troisième temps en pizzicato et cette guitare, tout droit sortie d'un western spaghetti, dont les slides nous mettent en orbite? Oui, ces capitaines célestes ont le sens de la mise en scène, et du drame. Il n'y a qu'à écouter les instruments à cordes, pris d'une fièvre rockeuse, abattre fébrilement les huit croches de la mesure, tel le plectre d'une guitare à trois têtes, puis le saxophone répéter tragiquement six fois la même phrase pour clore le thème de *Jericho*, avant que les archets ne fendent comme de mauvais présages l'air de la plus vieille ville du monde.

Accrochez vos ceintures: ces destinations instantanées sont éparées et diverses, de la géologie iranienne d'*Evin*, où une mélodie de flûte sort d'entre les barreaux comme un message pressant, à la centrale nucléaire de *Grundremingen*, dont l'incident est dépeint avec une légèreté décalée. Très réussi narrativement, ce morceau-ci nous mène imperceptiblement à l'inévitable débandade, sous les impulsions débridées de la guitare, alternant entre twist insouciant et guiro, percussion dont les frottements créent parfaitement l'idée d'une machine infernale qui avance sans se retourner.

On se situe ainsi souvent à la lisière de la parodie. Après les chaus gutturaux et la transe haïduse de quelques cymbalettes qui introduisent *Les Souffrances du jeune B* dans l'empire de Gengis Khan, le thème joue sur le côté larmoyant de l'archet, avec cependant un trop de sérieux et de beauté pour être humoristique, nous promenant d'une mélancolie à l'autre, dans des tons gris-bleu, avant la montée stridente d'un développement collectif qui fait finalement imaginer le châtiment du malheureux protagoniste.

Car ces pièces sont aussi bien des paysages que des portraits. Sur le balancement lascif de *Huge Nigger Huge Gun*, on imagine facilement la grandes enjambées du personnage, avant qu'il ne passe brutalement à l'action (ces deux climats nous font alors penser à *Blue Rondo à la Turk*), gardant une certaine malice derrière la froideur du titre. Alors que pour donner la démarche chahoupée de l'actrice X Annie Cruz, on retrouve le guiro, dans un thème aux consonances un brin queer, avant d'être surpris par les uppercuts en tutti, surgis en grinçant comme des polichinelles vicelards.

Le sextette aime en effet, derrière ces façades aux jolies couleurs, cultiver le bizarre, un bristisme inquiétant qui figure les contrées dangereuses que doivent explorer de courageux *Spacecowboys*, entre deux hymnes où le glockenspiel allume quelques bougies, ou quelques étoiles.

Ce qui fait le charme du groupe, c'est finalement son registre, qui ne dépasse pas l'alto, qu'il soit corde ou saxophone. En associant à un quartette de jazz la moitié grave d'un quartet, s'éparpillant ainsi le diat des violons, il cultive une couleur moins brillante, où les éléments se détachent moins, et font plus facilement corps pour brosser ces tableaux. On bénéficie bien sûr également de la rencontre de ces deux styles musicaux, si le background des musiciens se devine facilement lors des nombreuses plages d'improvisation, peu excentriques, mais toujours plaisantes, les Skykptn's ne se refusent pas des incursions de jazz aux jolies couleurs, cultivent le bizarre, un bristisme inquiétant qui figure les contrées dangereuses que doivent explorer de courageux *Spacecowboys*, entre deux hymnes où le glockenspiel allume quelques bougies, ou quelques étoiles.

Ce qui fait le charme du groupe, c'est finalement son registre, qui ne dépasse pas l'alto, qu'il soit corde ou saxophone. En associant à un quartette de jazz la moitié grave d'un quartet, s'éparpillant ainsi le diat des violons, il cultive une couleur moins brillante, où les éléments se détachent moins, et font plus facilement corps pour brosser ces tableaux. On bénéficie bien sûr également de la rencontre de ces deux styles musicaux, si le background des musiciens se devine facilement lors des nombreuses plages d'improvisation, peu excentriques, mais toujours plaisantes, les Skykptn's ne se refusent pas des incursions de jazz aux jolies couleurs, cultivent le bizarre, un bristisme inquiétant qui figure les contrées dangereuses que doivent explorer de courageux *Spacecowboys*, entre deux hymnes où le glockenspiel allume quelques bougies, ou quelques étoiles.

J'essaie d'habitude de ne pas choisir mes disques à cause de la pochette (comme on préférerait un client à sa tête ou un vin pour son étiquette), mais là, force m'est d'avouer que le livret m'a tout de suite alléché. Le saxophoniste zurichois a en effet composé un répertoire où chaque morceau se rapporte à un tableau de Joan Miró, reproduit ici sur papier glacé, avec explication à la clé.

Bien au-delà de la simple source d'inspiration, ou de prétexte à la composition, Tschopp à parachevé son travail littéralement chaque élément du tableau, sur cet ostinato de cinq notes au piano, qui figure une boule bleue laineuse, le thème est un trait qui serpente entre les motifs. Ailleurs, les accords sont associés à des couleurs, analogie qui n'est pas si bête, si l'on place plusieurs plages les unes à côté des autres. On nous montre même, ici la forme d'un piano, là celle d'un triquet.

Bien sûr, notre perception de l'œuvre serait tout autre sans explications: elle serait différente encore sans les tableaux. Il faudrait en réalité trois écouteurs: la musique seule, puis la musique accompagnée des images, et enfin l'apport des explications. Mais sans aller jusque-là, on peut simplement profiter du fait que le groupe utilise pleinement son concept, il est en effet plus facile de jouer la douceur, de jouer le jeu d'événements si l'on s'imagine dans la chaleur d'une nuit qui colore en rouge les contours des collines.

On se situe ainsi souvent à la lisière de la parodie. Après les chaus gutturaux et la transe haïduse de quelques cymbalettes qui introduisent *Les Souffrances du jeune B* dans l'empire de Gengis Khan, le thème joue sur le côté larmoyant de l'archet, avec cependant un trop de sérieux et de beauté pour être humoristique, nous promenant d'une mélancolie à l'autre, dans des tons gris-bleu, avant la montée stridente d'un développement collectif qui fait finalement imaginer le châtiment du malheureux protagoniste.

Car ces pièces sont aussi bien des paysages que des portraits. Sur le balancement lascif de *Huge Nigger Huge Gun*, on imagine facilement la grandes enjambées du personnage, avant qu'il ne passe brutalement à l'action (ces deux climats nous font alors penser à *Blue Rondo à la Turk*), gardant une certaine malice derrière la froideur du titre. Alors que pour donner la démarche chahoupée de l'actrice X Annie Cruz, on retrouve le guiro, dans un thème aux consonances un brin queer, avant d'être surpris par les uppercuts en tutti, surgis en grinçant comme des polichinelles vicelards.

Le sextette aime en effet, derrière ces façades aux jolies couleurs, cultiver le bizarre, un bristisme inquiétant qui figure les contrées dangereuses que doivent explorer de courageux *Spacecowboys*, entre deux hymnes où le glockenspiel allume quelques bougies, ou quelques étoiles.

Ce qui fait le charme du groupe, c'est finalement son registre, qui ne dépasse pas l'alto, qu'il soit corde ou saxophone. En associant à un quartette de jazz la moitié grave d'un quartet, s'éparpillant ainsi le diat des violons, il cultive une couleur moins brillante, où les éléments se détachent moins, et font plus facilement corps pour brosser ces tableaux. On bénéficie bien sûr également de la rencontre de ces deux styles musicaux, si le background des musiciens se devine facilement lors des nombreuses plages d'improvisation, peu excentriques, mais toujours plaisantes, les Skykptn's ne se refusent pas des incursions de jazz aux jolies couleurs, cultivent le bizarre, un bristisme inquiétant qui figure les contrées dangereuses que doivent explorer de courageux *Spacecowboys*, entre deux hymnes où le glockenspiel allume quelques bougies, ou quelques étoiles.

Matthias Tschopp, saxophone baryton, composition  
 Yves Theiler, piano, Rhodes  
 Raffaele Bossard, contrebasse  
 Alex Haber, batterie  
 Joan Miró, peintures  
 enregistré, mixage et master par Andreas Nerschelmer  
 Uni! Records, 2013, UTR 4414 [www.matthiastschopp.com](http://www.matthiastschopp.com)

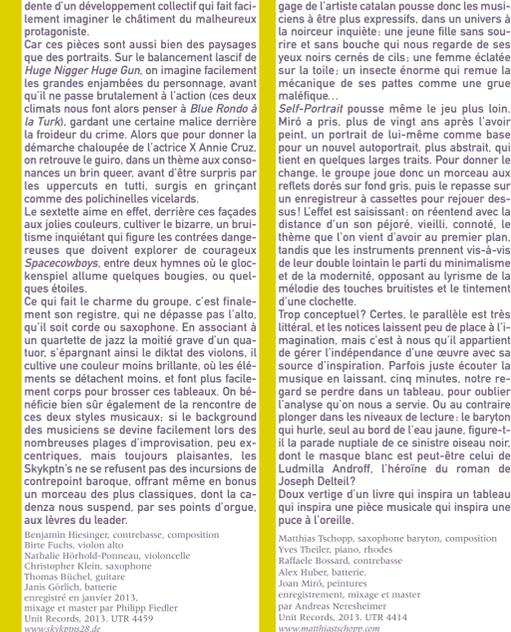
26 RUE DES GROTTES  
 CH-1201 GENÈVE  
 TEL: +41(0)22 733 47 22  
 WWW.VENTS-OU-MIDI.CH

LUNDI: 19h30-19h50  
 MA-VEN: 10h00-12h50  
 SAMEDI: 09h00-12h00

Grande sélection vinyl et cd  
 Vente, Nouvel-Occasion  
 Service de location et réparations  
 Atelier de réparation guitares, bob et culvres  
 11 rue des Alpes, 1201 Genève  
 Tél: 022 716 56 30  
 www.servette92.ch

VENTE DE BATTERIES, CAMPGUITS ET PÉDALES  
 26 RUE DES GROTTES  
 CH-1201 GENÈVE  
 TEL: +41(0)22 733 47 22  
 WWW.VENTS-OU-MIDI.CH

LUNDI: 19h30-19h50  
 MA-VEN: 10h00-12h50  
 SAMEDI: 09h00-12h00



Benjamin Heisinger, contrebasse, composition  
 Hans Fuchs, violon alto  
 Nathalie Horhold-Pompeu, violoncelle  
 Christopher Klein, saxophone  
 Thomas Büchel, guitare  
 Janis Görlich, batterie  
 enregistré en janvier 2013  
 à New York par Sam Mihalic et Jacob Bergson  
 mixage et master par Phillip Fieldler  
 Uni! Records, 2013, UTR 4459 [www.skykptns.de](http://www.skykptns.de)